

Le personnage de Lorenzo

Intro: Lorenzo, personnage central de *Lorenzaccio*, donne son nom à la pièce, même s'il s'agit là du diminutif péjoratif qui lui est attribué. C'est de plus un des rôles les plus lourds du répertoire théâtral: il apparaît dans 22 scènes sur 39, et la scène 3 de l'acte III est elle-même une des scènes les plus longues qui soient. Jouée intégralement, sa durée s'étend sur plus de vingt minutes. Pour la création du personnage, Musset s'est bien sûr appuyé sur les sources historiques de la pièce. Il a repris de la Chronique Florentine de Varchi les principaux éléments biographiques de la vie de Lorenzo de Médicis (1514-1548): son séjour auprès de Clément VII, à Rome, sa fuite après la mutilation des statues de l'arc de Constantin, son retour dans sa ville natale, l'assassinat du duc, le 6 janvier 1537, et son propre assassinat à Venise.

Cependant les distorsions qu'il imprime à l'histoire de Lorenzo, marquent bien la distance qu'il prend par rapport à la réalité historique, afin de créer un véritable personnage de théâtre: par exemple avec la mort de sa mère, annoncée dans l'acte IV et confirmée à l'acte V, par l'interprétation qu'il donne du séjour de Lorenzo à Rome (« J'ai d'abord voulu tuer Clément VII », III, 3), et surtout par l'assassinat même de Lorenzo que Musset situe juste après le meurtre du duc, alors qu'en fait Lorenzo n'a été tué que onze ans plus tard.

I La complexité du personnage

1) Une révélation progressive:

La révélation de la personnalité de Lorenzo se fait progressivement, au fil de la pièce: Musset joue là sur deux procédés:

- les discours sur Lorenzo, tenus par les autres personnages. C'est le procédé le plus marquant de l'acte I, et Musset reprend là un procédé traditionnel destiné à susciter l'attention du spectateur et à créer l'incertitude sur la vérité du personnage. Ainsi dans l'acte I, Lorenzo est d'abord présenté par le provéditeur, par Sire Maurice, Valori et le duc, par Catherine et sa mère.
- Les apparitions de Lorenzo lui-même: là encore, Musset choisit le procédé de la révélation progressive:

L'acte I ne montre Lorenzo qu'en « représentation », toujours en présence du duc.

L'acte II le présente avec d'autres personnages, et permet ainsi de nuancer la première image qu'il donnait. Mis en présence de sa famille ou des Strozzi, certaines de ses répliques épaississent le mystère sur sa personnalité: « Ma mère...si mon spectre revient, dites-lui qu'il verra, ce soir, quelque chose qui l'étonnera » (II,), « Tu es beau, Pierre; tu es grand comme la vengeance » (II, 5, après le meurtre de Salviati). L'acte III est bien sûr celui de la révélation du personnage: la scène III permet de reconstituer l'itinéraire de Lorenzo, et éclaire tout son comportement vis à vis du duc. Cette révélation de l'acte III permet ensuite à Musset d'utiliser tout au long de l'acte IV le procédé du monologue: Lorenzo ainsi s'y analyse longuement, ce qui permet au spectateur de prendre davantage conscience de la complexité du personnage.

2) Lorenzo, histoire d'une déchéance

La première image que l'on se fait de Lorenzo correspond à une dualité diachronique: l'opposition Lorenzo-Lorenzaccio se joue d'abord dans le temps:

- La jeunesse de Lorenzo est assimilée à la pureté et à l'innocence, et renvoie l'image d'un étudiant paisible, tout occupé de ses études. Il vit à l'écart du monde, dans la campagne

de Cafaggiuolo, et ne connaît que les livres, en particulier ceux consacrés à l'histoire romaine (Vies de Hommes illustres de Plutarque): « Ce ne sera jamais un guerrier que mon Renzo, disais-je en le voyant rentrer du collège, baigné de sueur, avec ses gros livres sous le bras » (Marie, I, 6). Cette pureté, illustrées par des métaphores associées à l'éclat et à la lumière (la jeunesse de Lorenzo, « aurore d'un soleil levant », I, 6, « Ma jeunesse a été pure comme l'or », III, 3) laissait de fait présager un avenir illustre: « Sa naissance ne l'appelait-elle pas au trône? », I, 6, « Mon nom m'appelait au trône, et je n'avais qu'à laisser le soleil se lever et se coucher pour voir fleurir autour de moi toutes les espérances humaines », III, 3.

- Sa décision soudaine de « tuer un tyran », évoquée à l'acte III, scène 3 l'amène alors à fréquenter le monde, et à y adopter le masque de la débauche, à l'image de son modèle Brutus, qui a joué le fou, pour pouvoir assassiner Tarquin: « Pour plaire à mon cousin, il fallait arriver à lui porté par les larmes des familles; pour devenir son ami et acquérir sa confiance, il fallait baiser sur ses lèvres épaisses tous les restes de ses orgies », III, 3.
- Lorenzo est dès lors devenu « Lorenzaccio ». Cette déchéance, traduite physiquement (« Ce petit corps maigre, ce lendemain d'orgie ambulante. », le duc, I, 4; « Il n'est même plus beau. Comme une fumée malfaisante, la souillure de son cœur lui est montée au visage », Marie, I, 6), Lorenzo la confesse lui-même à de multiples reprises: « Je suis devenu vicieux, lâche, un objet de honte et d'opprobre », « Le vice a été pour moi un vêtement, maintenant il est collé à ma peau », III, 3. Ainsi Lorenzo apparaît désormais comme un être méprisable et dangereux: entremetteur du duc, c'est un spécialiste de la corruption (Gabrielle, et dans une certaine mesure Tebaldeo), c'est également un espion, capable de trahir tous ceux qui lui font confiance (les bannissements des républicains). Enfin, il ne cesse de se moquer de tout (particulièrement de la religion et de la morale) et de chacun (le provéditeur, Sire Maurice), mais ne le fait qu'en paroles, et se montre incapable de se défendre par les armes: sa lâcheté, que le duc rend publique à l'acte I, fait le désespoir de sa mère (I, 6), voire de toute sa famille (II, 4).

Cependant, on s'aperçoit très vite que cette dualité diachronique se révèle insuffisante pour rendre compte du personnage, et justifier le meurtre du duc: ce qui caractérise Lorenzo, c'est bien une ambiguïté fondamentale, une dualité véritablement synchronique.

II Ambiguïté du personnage

1) Ses manifestations:

La première manifestation de l'ambiguïté du personnage réside dans la multiplicité des noms qui lui sont attribués: Lorenzo et Lorenzaccio, voire Renzinaccio (IV, 7) bien sûr, mais aussi Renzo, ou Lorenzino de la part de sa mère (utilisation de diminutifs affectueux qui renvoient à l'enfance). Mais Renzo et Renzino sont également les noms que le duc lui attribue, et qui marquent la complicité qui unit les deux personnages. Que dire enfin de Lorenzetta, surnom que le duc donne à Lorenzo, alors qu'il vient de s'évanouir à la vue de l'épée? De fait, l'insistance marquée sur le caractère efféminé de Lorenzo témoigne là encore de son ambiguïté (cf. son apparence physique: « ces mains fluettes et maladroites, à peine assez fermes pour soutenir un éventail », les commentaires du duc: « Renzo, un homme à craindre! le plus fiefé poltron, une femmelette, l'ombre d'un ruffian énervé! », voire même la défense maladroite de Catherine, « Et pourquoi cet enfant n'aurait-il pas le droit que nous avons toutes, nous autres femmes? Une femme qui n'a peur de rien n'est pas aimable, dit-on »).

2) Dualité et contradictions

De fait, Lorenzo se caractérise par la coexistence de traits de caractères totalement contradictoires, dont il a parfaitement conscience.

- Ainsi subsiste en lui une nostalgie de la pureté, qui le rend odieux à lui-même, lorsqu'il constate ce qu'il est : l'affirmation « J'aime le jeu, le vin et les filles » impose l'évidence d'un goût qui s'est révélé, mais par là même, montre que sa pureté n'était liée qu'à son ignorance, mais qu'elle subsiste en lui, à l'état d'image mythique liée à l'enfance: Lorenzo est donc à la fois vice et vertu.
- De là, ce mélange surprenant de lyrisme (à propos de sa jeunesse perdue, de l'innocence de Louise Strozzi ou de Catherine, où l'on retrouve à chaque fois les mêmes images de clarté et de lumière, associées généralement à un cadre naturel: le blanc et le vert s'opposent au rouge et au noir de la corruption florentine), et de cynisme le plus absolu. La rupture dans la scène 3 de l'acte III « Et me voilà dans la rue, moi, Lorenzaccio? Et les enfants ne me jettent pas de la boue? » manifeste bien ce déchirement permanent du personnage. De même, l'interprétation dégradée que Lorenzo donne de l'histoire de Tarquin et de Brutus, dans la scène 4 de l'acte II est révélatrice de ce déchirement: Brutus, modèle de Lorenzo y est présenté alors comme un « fou, un monomane », et pourtant c'est à lui que Lorenzo fait appel à la fin de la scène pour se conforter dans ses résolutions.
- Cette dualité justifie sa parfaite maîtrise de la corruption: soucieux de démasquer chez les autres cette même dualité du vice et de la vertu, il en est devenu le spécialiste, et développe à son propos un lyrisme surprenant: « Quel flot violent d'un fleuve magnifique sous cette couche de glace fragile qui craque à chaque pas! » (I, 1). Mieux encore, à la scène 5 de l'acte IV, Lorenzo finit par être dépassé par lui-même, incapable dorénavant de maîtriser la dualité qu'il sent en lui-même: « Le vice, comme la robe de Déjanire, s'est-il si profondément incorporé à mes fibres que je ne puisse plus répondre de ma langue, et que l'air qui sort de mes lèvres se fasse ruffian, malgré moi? J'allais corrompre Catherine ».
- La deuxième grande dualité que Lorenzo ne parvient pas à résoudre en lui-même est celle qui oppose parole et action: Lorenzo est avant tout un être de paroles, qui ne croit pas à l'utilité de celles-ci et cherche à s'imposer dans l'action. Sa dévalorisation systématique des républicains, « des lâches sans nom qui m'accablent d'injures pour se dispenser de m'assommer comme ils le devraient », III, 3 s'inscrit dans toute une réflexion qui nie l'utilité de la parole, et en dévoile les artifices rhétoriques: « On tourne une grande période autour d'un beau petit mot, pas trop court, ni trop long, et rond comme une toupie », II, 4. Pour Lorenzo, seule l'action est vraie. Mais lui-même n'est pas un être d'action, alors que toute la pièce montre sa parfaite maîtrise de la parole, et que c'est même par la parole qu'il essaie de reconstituer sa propre unité (cf. la scène 3 de l'acte III).

3) Masques et spectres

Cette dualité insurmontable, Lorenzo l'exprime tout au long de la pièce par des images récurrentes, celles du masque, de l'ombre ou du spectre, mais significativement ces images sont associées tantôt à « Lorenzo », tantôt à « Lorenzaccio »: « Si mon spectre revient, dites-lui qu'il verra bientôt quelque chose qui l'étonnera », II, 4, « le spectre de ma jeunesse se lève devant moi en frissonnant », IV, 3, mais « Veux-tu donc que je sois un spectre, et qu'en frappant sur ce squelette, il n'en sorte aucun son? ». Ainsi l'assassinat du duc apparaît comme le seul moyen de résoudre cette dualité fondamentale et de retrouver une certaine unité. Mais à terme, la mort du duc coïncide avec la mort figurée de Lorenzo: loin de retrouver une plénitude personnelle, Lorenzo se détruit par son acte, et la dernière image qu'il

donne de lui-même le marque nettement: « je suis plus creux et plus vide qu'une statue de fer blanc », V, 7.

III Un héros romantique

1) La solitude

A l'image de la plupart des héros romantiques, Lorenzo est seul, totalement rejeté par ses semblables. Le mépris dans lequel il est tenu persiste après la mort du duc, et sa condamnation à mort n'en est que la suite logique. Mais sa solitude est d'autant plus totale que même ceux qui sont restés purs sont incapables de le comprendre: sa mère ne veut voir en lui que le souvenir de l'ancien Lorenzo, et Philippe continue à la prendre pour un Brutus: tous les deux manifestent l'aveuglement de l'innocence. Même au courant de son projet, Marie aurait condamné son fils (« cela lui aurait fait dire crime!crime!jusqu'à la fin de ses jours », IV, 9), et Philippe continue à manifester le même optimisme à propos de l'humanité. (Curieusement Philippe qui jusque là tutoyait Lorenzo, le vouvoie dans la dernière scène: signe de l'éloignement définitif des deux personnages?).

Mais cette solitude est également revendiquée par Lorenzo: « je voulais agir seul, sans le secours d'aucun homme », III, 3 et à terme, Lorenzo adresse un véritable défi à l'humanité, dont il méprise la lâcheté: « dans deux jours les hommes comparaitront devant le tribunal de ma volonté ». On retrouve là l'opposition absolue entre le héros et la société qui l'entoure, et de fait, de nombreuses allusions permettent de transposer la situation de Florence avec celle de la France de 1834: ainsi l'élection de Côme comme « gouverneur de la République » à titre provisoire évoque clairement l'arrivée au pouvoir de Louis Philippe en 1830 comme « lieutenant général du royaume ». La situation de Lorenzo renvoie ainsi au « mal du siècle » d'une jeunesse idéaliste qui se voit tout avenir barré. (Voir La confession d'un enfant du siècle).

2) Le désespoir

Autre élément caractéristique du héros romantique que l'on retrouve chez Lorenzo: son aspect désespéré, cette propension à la tristesse et à la mélancolie (Catherine parle elle-même de « l'étrange mélancolie » de Lorenzo). Ce caractère désespéré de Lorenzo est marqué par un détail symbolique: il est celui qui ne rit jamais: « Ce visage morne, qui sourit quelquefois, mais n'a pas la force de rire », le duc, I, 4, « Le sourire, ce doux épanouissement qui rend la jeunesse semblable aux fleurs, s'est enfui de ses joues couleurs de souffre, pour y laisser grommeler une ironie ignoble et le mépris de tout », Marie I, 6. Quant à Lorenzo, il avoue lui-même: « Je suis rongé d'une tristesse auprès de laquelle la nuit la plus sombre est une lumière éblouissante », III, 3. De même l'insistance sur sa pâleur, et ses vêtements noirs accentuent cette image vivante de la mélancolie.

3) La malédiction

Ce désespoir et cette solitude irrémédiable amène tout naturellement Lorenzo à s'interroger sur lui-même, et finalement à se juger victime d'un sort qui le dépasse. A de multiples reprises, il évoque une idée de prédestination, soit qu'il évoque comme une fatalité familiale: « De quel tigre a rêvé ma mère enceinte de moi? », « Le spectre de mon père me conduisait-il comme Oreste, vers un nouvel Egisthe? », soit comme une révélation divine (la nuit du Colisée: « pendant vingt ans, la foudre s'est amoncelée dans ma poitrine, et il faut que je sois

réellement une étincelle de tonnerre.. », « Si la Providence m'a poussé à la résolution de tuer le tyran », III, 3).

Dès lors, Lorenzo s'envisage lui-même comme « le bras de Dieu », mais destiné à se détruire dans l'acte même: « Quand j'entrerai dans cette chambre, et que je voudrais tirer mon épée du fourreau, j'ai peur de tirer l'épée flamboyante de l'archange, et de tomber en cendres sur ma proie. », IV, 3. Mais, à l'inverse, la célèbre interrogation « Suis-je un Satan? », même si elle relève de la question oratoire, conduit le spectateur à bien envisager Lorenzo sous l'aspect de Lucifer, l'ange déchu. Le personnage acquiert ainsi une grandeur à la mesure de son orgueil démesuré.

Conclusion: La complexité du personnage fait de Lorenzo un des rôles les plus difficiles à assumer, et constitue l'un des obstacles qui font la difficulté de la représentation de la pièce. Ainsi, ce rôle reste souvent associé à l'image des acteurs qui ont réussi à lui donner une profondeur nouvelle. D'un point de vue plus littéraire, on ne peut que souligner la parenté de Lorenzo avec d'illustres prédécesseurs (il a souvent été mis en parallèle avec Hamlet), tout en constatant que son interrogation sur le conflit qui oppose la parole et l'action le rapproche du XX^{ème} siècle, et d'auteurs comme Sartre ou Camus, avec Les mains sales ou Les Justes.